

de terrain, plus même que ne le commande la main-d'œuvre et les moyens pécuniaires de celui qui exploite une ferme, puisque dans ces conditions les travaux de culture sont faits à la hâte, c'est-à-dire sans aucun soin.

Au printemps, lorsque la saison est longtemps pluvieuse, tout est en retard. Les labours qui exigent une terre relativement sèche, de même que le hersage et le roulage du sol, sont en retard, et pour cette raison, ils sont faits dans des conditions incompatibles à la végétation des plantes. Les semailles sont aussi en retard : ce qui influe grandement sur la bonne levée des grains ; il arrive dans ce cas-là, que les plantes ne peuvent mûrir leurs grains avant les fortes pluies de l'automne, et alors les moissons sont faites dans de mauvaises conditions. Dans certains cas, la végétation des plantes se fait rapidement sous l'influence d'une saison favorable, mais alors le nombre de bras nécessaires aux travaux de la moisson manque ; on n'a pas même songé à réaliser des économies pour l'achat d'une moissonneuse, il faut avoir recours à la faucille ; puis surviennent des pluies qui retardent les travaux de la moisson, c'est ainsi que le grain trop mûr subit l'influence des fortes pluies, des vents, de la verse, etc. La moisson est alors plus difficile à opérer et le rendement de la récolte moins considérable, car une partie des grains couvre le sol, sans pouvoir les utiliser surtout lorsque les champs à céréales sont loin des bâtisses de la ferme.

Ces inconvénients de culture sont pour ainsi dire permanents dans nombre de fermes ; chaque année, les récoltes subissent les mêmes conséquences qu'amène le défaut de bonne culture et les soins que nécessite la direction d'une ferme. Il arrive souvent que le cultivateur ne songe pas à corriger les défauts de culture qui ont été cause de pertes considérables dans les différentes récoltes. Le cultivateur ne manque pas à attribuer la cause de son insuccès en fait de culture à la trop grande étendue de terrain qu'il possède qui est à l'état de culture, la plus négligée qu'il soit possible de réaliser. Le moyen le plus pratique à adopter, dans ces conditions, serait de ne cultiver que la moitié de cette terre, mais avec soin et régularité. Les récoltes seraient alors plus considérables et de meilleure qualité. Une autre partie de cette terre qui ne peut être cultivée avec autant de soin, pourrait être destinée à des récoltes n'exigeant pas beaucoup de travaux.

Les cercles agricoles

En politique, l'union fait la force ; en économie rurale, elle procure des avantages, et ces avantages ne peuvent se créer que par l'association de cultivateurs travaillant à un même but, ayant les mêmes aspirations pour tout ce qui se rapporte à la culture des champs et au bien-être de la classe agricole. Ces associations, dans nos campagnes, sont d'autant plus faciles à établir que tous les cultivateurs d'une même paroisse se connaissent et que leur plus grand intérêt est de s'aider mutuellement les uns les autres.

Il y a quelques jours le curé d'une paroisse, que nous ne nommerons pas, parce que nous ne sommes pas autorisé à le faire, nous écrivait : "... Il n'y a que trois ans que j'ai établi un cercle agricole dans ma paroisse, et déjà elle a changé d'aspect ; les cultures s'y sont perfectionnées au point que le cultivateur qui, il y a trois ans, ne pouvait nourrir qu'une vache en nourrit deux aujourd'hui, qui sont mieux entretenues ; nourries avec des aliments plus riches, elles donnent des engrais plus puissants, une plus grande quantité de lait et de meilleure qualité : et cela dans la même proportion pour la plupart des fermes de ma paroisse. Mon cercle agricole, je n'en doute pas, est la cause de cet enchaînement de pratiques perfectionnées, d'abondantes récoltes en tous genres et du bien-être qui règne dans toutes les familles qui composent ma petite et nouvelle paroisse."

L'agriculture paie-t-elle ?

Si l'agriculture ne paie pas, il serait difficile d'indiquer un métier, une industrie ou même le commerce qui paie davantage. Un marchand vous dira que les mauvaises dettes qu'il peut compter dans ses livres, les frais de loyer, les taxes, les assurances, de même que les marchandises accumulées dans son magasin et qui ne sont plus en demande, absorbent la plus grande partie de ses profits ; pour peu que les pertes augmentent chaque année, le commerce contribue à le mettre dans la plus grande gêne, sinon à amener une ruine complète.

Ils ne sont pas rares les industriels qui vous diront que lorsque les récoltes manquent, le cultivateur ne peut disposer de ses produits agricoles que pour son propre usage, l'industrie s'en ressent bien plus vivement, car les commandes qu'il reçoit alors sont à peine suffisantes pour payer ses premiers